

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)**110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Littérature](#), [Politique](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Santé \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-08-24

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl fait un temps affreux et j'ai très mal aux dents.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°149/180-181

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 348, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/322-326

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Il fait un temps affreux, et j'ai très mal aux dents. Voilà une mauvaise préparation pour les courses de Caen, et pour la société des Antiquaires. J'ai pourtant un peu plus de foi dans mon éloquence, malgré la douleur, que dans l'agilité des chevaux, malgré la boue. J'ai fait hier une petite répétition de la victoire de Pascal. Je souffrais vraiment beaucoup, l'impatience m'a pris, et je me suis mis à travailler comme si de rien n'était ; en moins d'une heure, l'attention l'a emporté ; je n'ai plus senti la douleur que dans le lointain, comme quelque chose qui pouvait, qui voulait même revenir, mais qui n'était pas là. Je ne l'ai retrouvée qu'à dîner. Cette nuit, j'ai dormi, grâce à un gargarisme de pavot et de fait. Vous voilà parfaitement au courant. Vous a-t-on apporté les Mémoires de Sully ? Avez-vous jété les yeux sur ces dépêches de M. de Fénélon ? Il y a bien des choses ennuyeuses, mais quelques unes vraiment curieuses et amusantes. A la vérité, il faut les chercher dans les ennuyeuses, et vous n'êtes guère propre à ce travail. Votre plus grand défaut est de ne savoir vous plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me charme et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain tout ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant ou mélangé, tout ce qui est entaché, en quelque manière que ce soit de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois davantage. Et puis quand je vous vois triste et ennuyée, je vous voudrais plus accommodante moins difficile. Je mens ; restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir. Je le préfère infiniment. Je vous voudrais seulement, pour vous-même, un peu plus de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture, pour l'exercice solitaire et désintéressé de la pensée. Vous n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais vous n'aimez que les personnes ; il vous faut une âme en face de la vôtre.

Qu'à donc la petite Princesse ? Est-ce qu'elle est malade de la folie de sa femme de chambre ? Pourquoi garde-t-elle cette femme ? Si la folie persiste, il faut la mettre dans une maison de santé. Je parie que l'extrême voisinage de la petite Princesse ne lui vaudra bien auprès de vous. Elle ne supportera pas cette épreuve. Je comprends que le baptême Protestant du petit Duc de Wurtemberg déplaie à l'archevêque ; mais, il devait s'y attendre. On ne s'attend à rien ; on ne renonce à rien ; on ne se résigne point. Il y faut le poids de la nécessité la main de Dieu. Voilà pourquoi nous avons bien fait en 1830. Je pars après demain dimanche à 6 heures du matin, pour être à Caen à 11 heures. J'ai promis d'assister aux courses soleil ou pluie. Elles commencent à midi. Je rentrerai probablement chez moi à la fin de la semaine samedi ou dimanche. La Duchesse de Broglie doit venir nous voir vers cette époque, à partir de demain samedi, adressez-moi donc vos lettres à Caen, à la Préfecture. Du reste, je crois vous l'avoir déjà dit.

10 heure 1/2

Cet horrible temps a retardé mon facteur. Il arrive seulement. Je le sais que vous êtes bien seule, et je m'en désole. A votre mal, je ne sais qu'un soulagement, l'affection, et l'affection de loin, donne si peu ! Tout est bien triste. Votre lettre de ce matin me trouve en grande disposition de le dire avec vous. Adieu. Henriette sera charmée de votre lettre. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 110. Val-Richer, Vendredi 24 août 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-08-24

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1482>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 24 août 1838

Heure7 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

15

Il fait un temps affreux et j'ai l'air
mort aux dents. Voilà une mauvaise préparation pour les
cours de l'Académie et pour la Société des Antiquaires. J'ai pourtant
un peu plus de foi dans mon éloquence, malgré la douleur,
que dans l'agilité des chevaux, malgré la boue. J'ai fait
hier une petite répétition de la victoire de l'ascul. Je
souffrais vraiment beaucoup; l'impatience m'a prié, et je me
suis mis à travailler comme si de rien n'était; en moins
d'une heure, l'attention s'est emportée; je n'ai plus senti la
douleur que dans le lointain, comme quelque chose qui
pouvait, qui voulait même revenir, mais qui n'était pas là.
Je me l'ai retrouvée quand dîner. Cette nuit, j'ai dormi, grâce
à un gargarisme de pavot et de lait. Vous voilà
parfaitement au courant.

Vous a-t-on apporté les Mémoires de Sully? Avez-vous
jeté les yeux sur ce discours de M. de Fontenay? Il y a
bien des choses amusantes, mais quelques unes vraiment
lourdes et amusantes. À la vérité, il faut les chercher
dans les annuaires, et vous n'êtes guère propre à ce
travail. Votre plus grand défaut est de ne savoir vous
plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me charme.

et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain
tout ce qui est médiocre, ou lent, ou froid, ou insuffisant, ou
mélange, tout ce qui est entaché, en quelque manière que ce
soit, de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois
davantage. Et puis quand je vous vois triste et ennuyé, je
vous voudrais plus accommodant, moins difficile. Je veux
restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir. Je le
préfère infiniment.

Je vous voudrais seulement, pour vous-même, un peu plus
de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture,
pour l'exercice solitaire et désintéressé de la pensée. Vous
n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais vous
n'aimez que les personnes; il vous faut une âme en face de
la vôtre.

Quid donc la petite princesse? Est-ce qu'elle est malade
de la folie de la femme de chambre? Pourquoi garde-t-elle
cette femme? Si la folie persiste, il faut la mettre dans
une maison de santé. Je parie que l'extrême voisinage
de la petite princesse ne lui vaudra rien auprès de vous.
Elle ne supportera pas cette épreuve.

Je comprends que le baptême Protestant du petit duc
de Wurtemberg déplaît à l'archevêque; mais il devait
s'y attendre. On ne s'attend à rien; on ne renonce à rien,
on ne se résigne point. Il y faut le poids de la nécessité,
la main de Dieu. Voilà pourquoi nous vous en avons fait
en 1830.

Je par
être à l
solit ou
= bliment
Dimanche
vers elle
donc von
vous l'au

les her
le suis q
je ne suis
donne de
me trou

Je pars après demain Dimanche à 6 heures du matin, pour
être à Laen à 11 heures. J'ai promis d'assister aux courses,
Soleil ou pluie. Aller commencer à midi. Je rentrerai proba-
blement chez moi à la fin de la semaine Samedi ou
Dimanche. La Duchesse de Broglie doit venir nous voir
vers cette époque. À partir de demain Samedi, adressez-moi
donc vos lettres à Laen, à la Préfecture. Du reste, je vous
l'avais déjà dit.

10 h. 1/2.

Les horribles temps ont retardé mon départ. Il arrive d'autant. Je
suis que vous êtes bien seule, et je suis désolé. À votre mal,
je ne suis qu'un soulagement, l'affection, et l'affection, de loin,
donne si peu ! Vous en êtes bien triste. Votre lettre de ce matin
me tenait en grande disposition de le dire avec vous.

Adieu. Henriette sera charmée de votre lettre. Adieu,